



Sur l'utilisation de l'entretien non-directif en sociologie

Guy Michelat

► To cite this version:

Guy Michelat. Sur l'utilisation de l'entretien non-directif en sociologie. *Revue française de sociologie*, 1975, 16 (2), pp.229-247. <10.2307/3321036>. <hal-01026467>

HAL Id: hal-01026467

<https://sciencespo.hal.science/hal-01026467v1>

Submitted on 21 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie

In: Revue française de sociologie. 1975, 16-2. pp. 229-247.

Citer ce document / Cite this document :

Michelat Guy. Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie. In: Revue française de sociologie. 1975, 16-2. pp. 229-247.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc_0035-2969_1975_num_16_2_6864

резюме

Guy Michelat : Об использовании не директивных бесед в социологии.

Не директивная беседа предоставляет специфические преимущества в сравнении с беседами проводимыми по опросным листам. Ее применение опирается на гипотезу того, что существует отношение между уровнем достигнутой глубины и степенью свободы предоставленной опрашиваемой личности. Цель этой беседы вызвать производство симптоматических информации разоблачающих внутренние культурные модели. Обыкновенный анализ содержания (Berelson) не является удовлетворительным для такого рода бесед, в особенности потому что он уничтожает систему отношений, которые можно установить на уровне выступлений частной личности. Напротив, предлагаемый тип анализа состоит в том, чтобы постараться найти не проявленные « рассуждения » в очевидном содержании, исходя из интерпретаций, надинтерпретаций, конструкций (аналогия с психоанализом).

Abstract

Guy Michelat : On Using Nondirective Interviews in Sociology.

The nondirective interview offers specific advantages when compared to the use of a questionnaire. Its utilization relies on the hypothesis that a relationship exists between the depth reached with and the degree of freedom allowed to the person being questioned. It aims at producing symptomatic information that reveals interiorized cultural models. The usual analysis of content (Berelson) is not satisfactory for such interviews, especially inasmuch as it destroys the system of relationships that can be established at a particular individual's level of discourse. On the contrary, the proposed type of analysis consists of trying to find « reasonings » which underlie manifest content by starting with interpretations, surinterpretations and constructions (analogy with psychoanalysis).

Zusammenfassung

Guy Michelat : Ueber die Verwendung des nichtgelenkten Interviews in der Soziologie. Das nichtgelenkte Interview bietet spezifische Vorteile gegenüber dem Interview mit Fragebogen. Seine Anwendung stützt sich auf die Hypothese, wonach eine Beziehung besteht zwischen der erreichten Tiefe und der dem Befragten gelassenen Freiheit. Sein Ziel ist, symptomatische Informationen hervorzubringen, die verinnerlichte kulturelle Modelle an den Tag bringen. Die übliche Inhaltsanalyse (Berelson) ist für solche Interviews ungenügend, besonders weil sie das Beziehungssystem zerstört, das man in der Aussage einer bestimmten Person feststellen kann. Im Gegensatz hierzu will die hier vorgeschlagene Analyseart versuchen, unter dem offensichtlichen Gesprächsinhalt versteckte « Ueberlegungen » wiederzufinden, ausgehend von Interpretationen, Ueberinterpretationen, Konstruktionen (Analogie mit der Psychoanalyse).

Resumen

Guy Michelat : Acerca de la utilización de la entrevista no directive en sociología.

La entrevista no directive ofrece ventajas específicas comparada con la entrevista por cuestionario. Su utilización estriba en la hipótesis que existe una relación entre el nivel de profundidad alcanzada y el grado de libertad que se deja a la persona interrogada. El propósito es de provocar la producción de informaciones sintomáticas reveladoras de los modelos culturales interiorizados. El análisis del contenido habitual (Berelson) no conviene para tales entrevistas peculiarmente porque destruye el sistema de relaciones que pueden establecerse en una plática individual. Al contrario el tipo de análisis que se ofrece aquí consiste en tratar de descubrir los « racionamientos » subyacentes en el contenido evidente partiendo de interpretaciones, sobreinterpretaciones, construcciones (analogía con la psicanálisis) .

GUY MICHELAT

Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie

« L'important est que l'exploration du « contenu latent » entraîne ici devant une rosace de significations tendant à valoir sur plusieurs plans en même temps qu'à valoir pour tous... »

André BRETON

Anthologie de l'humour noir

Nous nous proposons, dans cet article, de formuler certaines remarques sur l'utilisation de l'entretien non directif comme méthode d'analyse des phénomènes sociaux, et non pas d'exposer les techniques d'entretien non directif d'enquête (1), non plus que de proposer une technique originale d'analyse de ces entretiens (2). Ces remarques sont issues à la fois de l'enseignement de ces méthodes et de leur utilisation, que nous pratiquons depuis plus d'une dizaine d'années, en collaboration avec Monique et

(1) Cet article reprend un exposé que nous avons fait dans le cadre des Journées de la Société française de psychologie (octobre 1972) où la Section de psychologie sociale avait proposé comme thème : « l'analyse d'entretiens non directifs dans le domaine politique ». Eric LANDOWSKI y exposait également l'approche sémiologique de ce type d'entretiens.

(2) Rappelons seulement que, dans l'entretien non directif, on cherche à faire assumer par la personne interviewée le rôle d'exploration habituellement détenu par l'enquêteur; ce dernier ne joue plus alors qu'un rôle de facilitation et de soutien. On part ainsi de l'idée que la personne interrogée est la plus apte à explorer le champ du problème qui lui est posé, en fonction de ce qu'elle pense et ressent. Cela doit correspondre à une acceptation réelle, par l'enquêteur, de la personne interrogée telle qu'elle est. On voit ici certaines ressemblances avec l'entretien de conseil psychothérapeutique de Carl Rogers. Nous n'analyserons pas plus en détail les similitudes et les différences entre ces deux types d'entretien (cf : ROGERS (C.) : « The Non-Directive Method as a Technique for Social Research », *American Journal of Sociology*, 50 (4), jan. 1945, pp. 279-289; PAGES (M.) : *L'orientation non directive en psychothérapie et en psychologie sociale*, Paris Dunod, 1965; LEGRAS (D.), « Quelques contributions à la méthodologie de l'entretien non-directif d'enquête », *Bulletin du C.E.R.P.*, 20 (2), 1971, pp. 131-141).

Notons toutefois que l'entretien d'enquête ne peut pas être réellement non directif, au sens strict, ne serait-ce que parce que c'est l'enquêteur qui demande à l'enquêté de parler sur un thème choisi par le responsable de la recherche, alors que dans l'entretien rogerien, c'est le patient qui choisit d'aller voir le psychothérapeute, et qui choisit ce dont il va parler.

Raymond Fichelet et avec Michel Simon (3). Disons d'abord que l'entretien non directif est pour nous une méthode parmi d'autres et qu'elle ne saurait se substituer à certaines d'entre elles dont elle est complémentaire. Son apport nous semble essentiel chaque fois que l'on cherche à appréhender et à rendre compte des systèmes de valeurs, de normes, de représentations, de symboles propres à une culture ou à une sous-culture. C'est dire qu'ici en particulier la psychosociologie n'est pas sans rapport avec les domaines propres à d'autres disciplines. De ce point de vue on peut considérer que notre objectif se rapproche de celui de l'ethnologue. D'une autre façon, Henri Raymond, se penchant dans cette revue sur ces mêmes méthodes, appelle *idéologies* ces « ensembles organisés de représentations » que veut atteindre ce type d'entretiens (4). Ajoutons enfin que pour nous, ces systèmes culturels sont également le fruit de l'histoire.

Le recours à l'entretien non directif, par opposition à l'entretien dirigé, a pour but de pallier certaines contraintes des enquêtes par questionnaire à questions fermées représentant le pôle extrême de la directivité. En effet, dans un entretien par questionnaire, il y a structuration complète du champ proposé à l'enquêté, celui-ci ne peut répondre qu'aux questions qui lui sont proposées, dans des termes formulés par le chercheur et dits par l'enquêteur qui détient le monopole de l'exploration sinon de l'inquisition. On a souvent dit, à juste raison, que le danger est que l'écart soit grand entre la signification que le chercheur donne aux questions qu'il pose et aux réponses qu'il propose et celle que lui donneront les personnes y répondant. Il est également possible que les questions soient mal choisies ou mal formulées et constituent de très mauvais indicateurs de ce que veut appréhender le chercheur. Plus précisément, l'enquêté se pose peut-être des problèmes dans des termes tout à fait différents de ceux qu'imagine le chercheur. De plus, les réponses qui lui sont imposées ne correspondent peut-être pas à la formulation qu'aurait choisie l'enquêté; mais ce qui est plus grave, ces réponses ne correspondent peut-être pas à la *dimension* même qui aurait eu une signification pour lui. Ces critiques ne nous semblent pas enlever leur valeur aux questionnaires mais les rendre peu adéquats à certains objectifs (5). En effet, il semble bien qu'à une question quelle qu'elle soit,

(3) Un exemple du type de traitement et des résultats auxquels nous aboutissons peut être fourni par notre étude dans le domaine de la psychosociologie politique, cf. : MICHELAT (G.), SIMON (M.) « Catholiques déclarés et irréguliers communisants : vision du monde et perception du champ politique », *Archives de Sciences sociales des Religions*, 18 (35), janvier-juin 1973, pp. 57-111.

(4) RAYMOND (H.) : « Analyse de contenu et entretien non directif ». *Revue française de Sociologie*, 9 (2), avril-juin 1968, pp. 167-179. Une telle définition est proche de celle donnée par Adorno et al.

« On emploie le terme d'idéologie dans le sens qui est répandu dans la littérature courante pour représenter une organisation d'opinions, d'attitudes et de valeurs, une façon d'envisager l'homme et la société », ADORNO (T. W.), FRENKEL-BRUNSWIK (E.), LEVINSON (D. J.), SANFORD (R. N.) : *The Authoritarian Personality*, New York, Harper and Brothers, 1950, p. 2.

(5) Il en est évidemment de même pour toutes les méthodes, celles-ci ayant chacune une spécificité (laquelle va de pair avec une complémentarité des approches). Mais l'examen critique des méthodes ne signifie pas l'abandon de leur utilisation : il réduit simplement leur emploi à certaines situations et à certains objets

les personnes interrogées ne répondent pas au hasard; plus généralement on peut considérer que toute réponse à un stimulus donné a une signification (et l'absence de réponse est également une réponse). Il reste à savoir si ce stimulus est le plus adapté et le plus facilement interprétable par rapport à l'objectif fixé et s'il est le meilleur indicateur disponible. Il n'en demeure pas moins qu'en utilisant des questionnaires au-delà de l'utilisation journalistique des sondages, il est également possible d'atteindre le système qui préside à l'organisation des thèmes chez les personnes interrogées; mais cela passe par la structuration préalable du champ imposée par le chercheur qui conduit l'enquête (cette structure est dépendante de la personnalité psycho-sociale du chercheur c'est-à-dire, entre autres, des « idéologies » de ses groupes d'appartenance ou de référence (6). Le recours à l'entretien non directif repose également sur l'hypothèse que l'information la plus facilement accessible, celle que l'on atteint par questionnaire, est la plus superficielle, la plus stéréotypée et la plus rationalisée.

Au contraire l'information atteinte par l'entretien non directif est considérée comme correspondant à des niveaux plus profonds, ceci parce qu'il semble bien qu'il existe une relation entre le degré de liberté laissé à l'enquêté et le niveau de profondeur des informations qu'il peut fournir. La liberté laissée à l'enquêté (la non directivité étant toutefois relative) facilite la production d'informations symptomatiques qui risqueraient d'être censurées dans un autre type d'entretiens. Il existe également une relation entre le niveau de profondeur que l'on peut atteindre et la quantité de matériel dont on dispose. Indépendamment de l'objectif et de la démarche propre à une psychanalyse individuelle, il n'y a pas de commune mesure entre le discours d'une ou deux heures d'un entretien non directif et les dizaines, sinon les centaines d'heures d'une psychanalyse. Plus le matériel est important, plus il s'enrichit d'éléments permettant à l'analyste d'atteindre des niveaux plus profonds.

Une autre hypothèse, corollaire de la précédente, est que ce qui est d'ordre affectif est plus profond, plus significatif et plus déterminant des comportements que ce qui n'est qu'intellectualisé. Cela ne veut pas dire que ce qui est affectif n'a pas son correspondant dans une expression intellectualisée, ou n'a pas de composante intellectualisée. Mais ce qui n'est qu'intellectualisé, ce qui n'est pas pris en charge affectivement par la personnalité n'a qu'une signification faible et une relation réduite avec les comportements de l'individu. On considère que l'entretien non directif permet, mieux que d'autres méthodes, l'émergence de ce contenu socio-affectif profond, en facilitant pour l'enquêté l'accession à ces informations que l'on ne peut atteindre directement. Mais ces remarques peuvent

en fonction de conditions qu'il importe d'explicitier. C'est ainsi qu'il faut être conscient des limites de la « non-directivité » et des illusions auxquelles elle peut mener. Nous n'évoquerons pas ici les critiques que l'on peut faire à l'entretien non directif et qui nous semblent pertinentes. Cf. KANDEL (L.) : « Réflexions sur l'usage de l'entretien, notamment non directif, et sur les études d'opinion », *Epistémologie sociologique*, 13, 1972, pp. 25-46.

(6) Si les questions posées ne sont pas indépendantes de celui qui les formule, il en est de même, à un moindre degré sans doute, pour la simple observation, comme le montrent les expériences sur les facteurs sociaux de la perception.

s'appliquer aussi bien à des entretiens dont le but est l'analyse psychologique de l'individu qu'à des entretiens comme ceux qui nous intéressent ici, et qui sont destinés à l'analyse des phénomènes sociaux. Précisons maintenant certains des éléments de la spécificité de l'utilisation de ce type d'entretiens en sociologie.

Nous partons de l'hypothèse que **chaque individu est porteur de la culture et des sous-cultures auxquelles il appartient** et qu'il en est représentatif. Nous entendons ici par culture l'ensemble des **représentations, des valorisations effectives, des habitudes, des règles sociales, des codes symboliques** que vise Sapir quand il écrit : « L'individu est un porteur passif de traditions ou, en termes plus dynamiques, celui qui concrétise, sous mille formes possibles, des idées et des modes de comportement implicitement inhérents aux structures ou aux traditions d'une société donnée » (7) et Jean Stoetzel ajoute : « L'homme est acteur et vecteur de sa culture » (8). Une telle conception implique pour nous que la constitution et l'évolution d'une culture sont dues à un ensemble de processus historiques. Si l'on établit un rapprochement avec ce que dit Engels de l'histoire (9), on pourrait dire que la culture serait faite par l'accumulation et l'interaction des productions idéologiques des diverses structures sociales qui se sont historiquement succédées, tandis qu'à chaque époque il y aurait interaction d'un grand nombre d'individus vivant des existences particulières, en fonction des divers groupes sociaux auxquels ils appartiennent ou se réfèrent, à l'intérieur d'une société qui a des structures données.

C'est parce que ces **modèles sont intériorisés** — même si c'est, parfois, selon un mode conflictuel — par chaque individu qu'ils **peuvent jouer un rôle explicatif des comportements sociaux** dont nous essayons d'analyser les mécanismes.

On ne peut construire le modèle d'une culture qu'à partir de ses productions. Dans notre cas, l'utilisation de l'entretien non directif a pour but de **provoquer les productions verbales** des individus de telle façon qu'elles puissent constituer autant d'informations symptomatiques. Celles-ci sont considérées comme révélatrices à la fois de la culture et des sous-cultures propres à chaque individu, et de certains mécanismes qui président à leur constitution (utilisation, transformation, organisation des différents « stéréotypes » disponibles) (10).

(7) SAPIR (E.) : *Anthropologie*, Paris, Editions de Minuit, 1967, tome I, p. 89.

(8) STOETZEL (J.) : « La connaissance des opinions », in PIERON (H.) : *Traité de psychologie appliquée*, Paris, Presses Universitaires de France, tome II, p. 326.

(9) « L'histoire se fait de telle façon que le résultat final se dégage toujours des conflits d'un grand nombre de volontés individuelles, dont chacune à son tour est faite telle qu'elle est par une foule de conditions particulières d'existence; il y a donc là d'innombrables forces qui se contrecarrent mutuellement, un groupe infini de parallélogrammes de forces, d'où ressort une résultante — l'événement historique — qui peut être regardée elle-même, à son tour, comme le produit d'une force agissant comme un tout, de façon *inconsciente* et aveugle », ENGELS (F.) : « Lettre à Joseph Bloch, 21-22 septembre 1890 », in MARX (K.), ENGELS (F.) : *Sur la religion*, Paris, Editions sociales, 1968, p. 270.

(10) On peut suggérer également la comparaison d'un ensemble d'entretiens avec l'œuvre d'un écrivain : « Certes Rabelais « exprime » son époque, son temps, la société de ce temps, son peuple et sa nation, les classes et les rapports de

D'une autre façon et par analogie (11) avec ce que dit Lévi-Strauss des mythes (12), nous considérons que **chaque individu, appréhendé à travers les informations symptomatiques fournies par l'entretien est une application restreinte de sa culture et de ses sous-cultures**. A partir de ces diverses applications particulières, **notre but est d'essayer de reconstituer le ou les modèles culturels sous-jacents**. Le fait de considérer que l'individu est représentatif de sa culture ne veut pas dire que les individus sont interchangeables et que l'on trouve une image identique de la culture à travers les symptômes particuliers contenus dans un entretien donné. Chaque individu est caractérisé par son appartenance actuelle à un certain nombre de groupes sociaux qui à la fois produisent une sous-culture qui leur est spécifique et qui n'ont pas des rapports identiques avec la culture globale. De plus chaque individu a également appartenu à de nombreux autres groupes auxquels il peut ne plus appartenir mais qui ont laissé chez lui des traces plus ou moins importantes. Bien d'autres facteurs encore entrent en jeu, on va ainsi trouver chez chaque individu un modèle culturel pris en charge par des personnalités différentes ayant eu des histoires de vie différentes où les besoins, les attentes, les participations ont été différentes; c'est-à-dire que les phénomènes de socialisation ont été différents. En effet, l'individu ne prend pas la culture comme un tout qui lui est donné, il la perçoit et la fait plus ou moins sienne en fonction de sa personnalité psychosociale et de ses besoins, lesquels sont dans une large mesure fonction d'une **interaction d'influences**, celles des milieux dans lesquels il est né et dans lesquels il a vécu aux différents moments de son existence. Il existe ainsi pour chaque individu un système complexe d'accentuations, de contradictions, de transformations en fonction des différents éléments qui jouent ou ont joué dans les processus de socialisation qui ont eu un effet sur lui.

Il y a toutefois une sorte de **paradoxe à s'adresser à des individus, dans leurs particularités, à travers leur vécu, leur personnalité, pour atteindre ce qui est social**. En effet, à partir du discours des personnes interrogées qui exprime leur relation à l'objet social dont on leur demande de parler, notre objectif est de **passer par ce qu'il y a de plus psychologique, de plus individuel, de plus affectif, pour atteindre ce qui est sociologique, ce qui est culturel**.

Ce que nous cherchons à travers l'entretien non directif, c'est bien à reconstituer les modèles culturels de notre société. Mais nous ne pensons

classe dans la nation française en pleine croissance » (LEFEBVRE (H.) : *Rabelais*, Paris. Les Editeurs français réunis, 1955, p. 29). Ce qui ne veut pas dire que l'on considère les entretiens ou l'œuvre artistique comme donnant directement une image de la société équivalente à celle que peuvent construire historiens, économistes ou sociologues. On veut seulement suggérer que l'œuvre littéraire (ou plastique) comme les entretiens fournissent, à travers les consciences individuelles, des informations symptomatiques complexes sinon contradictoires sur une société à un moment donné de son développement historique : « Le grand rire de Rabelais, sa joie de vivre, son authentique gaieté ne prouvent pas que tous autour de lui avaient et trouvaient la vie belle » (*op. cit.*).

(11) Les analogies que nous relèverons au cours de cet exposé entre diverses démarches n'impliquent pas une identification entre notre démarche et celles de la psychanalyse ou de l'anthropologie structurale.

(12) LEVI-STRAUSS (C.) : *Mythologiques, le cru et le cuit*. Paris, Plon, 1964, p. 21.

(13) SAPIR (E.) : *Anthropologie*, Tome I, Paris, Editions de Minuit, 1967, pp. 89-90.

pas que l'on puisse faire l'économie du passage par l'individu considéré comme lieu de sa culture. En tant qu'anthropologue Sapir précise : « Si l'on enregistre comme tel un témoignage individuel (chose très fréquente en ethnographie), cela ne veut pas dire qu'on attache du prix à l'individu, entité adulte et singulière, mais qu'on le prend pour échantillon de la communauté » (14).

Mais on voit bien là, malgré certaines analogies, une différence avec l'entretien non directif : en général l'ethnologue demande à un membre de la communauté étudiée, considéré comme un informateur, des informations de type objectif sur ce qu'il sait sur les mythes, les rites, les traditions, etc. (sous forme de questions, qui s'apparentent à celles d'un entretien directif). Au contraire, dans l'entretien non directif, on s'adresse à un participant à la culture étudiée en lui demandant non plus ce qu'il sait, mais ce qu'il pense, ce qu'il ressent en tant qu'individu (15). Si un membre de la communauté est bien considéré comme représentatif de sa culture, il l'est à travers sa singularité que nous considérons comme révélatrice. L'analyse porte plus sur ce qui est ressenti que sur ce qui est connu et cela à partir de la production de symptômes obtenue par l'entretien non directif : « l'individu ressent plus qu'il ne connaît ces modèles et les applique en toute candeur sans pouvoir les décrire consciemment » (16).

Ce passage par l'individu implique, comme nous le disions plus haut, un certain paradoxe : c'est à partir de ce qu'il y a de plus individuel et de plus affectif que nous allons tenter d'atteindre ce qui est sociologique. Mais peut-être cela tient-il au fait qu'il n'y a pas des comportements sociaux et des comportements individuels, il n'y a pas de différences de nature des phénomènes mais seulement une différence de point de vue suivant le but de l'observation et l'on pourra analyser soit ce qui est individuel soit ce qui est social. Nous paraphrasons ici Sapir qui ajoute : « Il n'y a aucune différence entre une respiration, à condition de l'interpréter comme un comportement social, et une religion ou un régime politique » et « l'homme dans son comportement social aussi bien que dans le prétendu comportement individuel obéit à des modèles culturels intimes » (17). Mais, puisque chaque individu est singulier, il faut se servir de ce qui fait qu'il est lui, de ce qui le fait particulier, c'est-à-dire une certaine organisation d'appartenances et d'expériences sociales spécifiques et non pas le considérer de façon abstraite. On peut ainsi estimer que certaines situations particulières feront mieux apparaître le modèle général que nous recherchons. En effet les particularités, les « anecdotes » propres à chaque individu (son vécu, ses appartenances...) peuvent être décomposées en un certain nombre de variables dont on pourrait dire qu'elles constituent

(14) SAPIR (E.) : *Anthropologie*, op. cit., p. 90.

(15) Il est évident que la distinction entre ce qui est connu et ce qui est ressenti n'est pas simple. Il appartient à l'analyste de dégager ce qui est réellement ressenti de ce qui est donné comme ressenti et qui ne fait que reproduire un discours connu stéréotypé sans que celui-ci soit affectivement pris en charge. De même la personne interrogée peut présenter ce qu'en fait elle ressent comme des qualités objectives d'une réalité qu'elle connaîtrait.

(16) SAPIR (E.) : op. cit., p. 40.

(17) SAPIR (E.) : op. cit., p. 39.

l'équivalent d'une case d'un plan expérimental où chaque individu représenterait une replication de l'expérience. Le faisceau de ces variables établissant l'équation particulière d'un individu va jouer un rôle de révélateur du modèle de la culture et des sous-cultures à travers les symptômes particuliers contenus dans un entretien donné (18).

Les modèles culturels nous apparaîtront alors sous les formes concrètes et particulières selon lesquelles ils sont vécus par des individus donnés et qui sont, par là-même, les plus typiques et les plus significatives. On pourrait établir une analogie avec la compréhension du « normal » par l'étude de « cas pathologiques » mais, malgré certaines ressemblances, il faut noter que chaque individu n'est pas défini par une différence avec ce qui se passe « normalement », au sens valorisé du terme, non plus que par un écart à une norme déterminée par sa fréquence mais représente plutôt des formes particulières de systèmes généraux ou partiels correspondant à des groupes ou à des sous-groupes.

Mais en dépit de la grande diversité de ces éléments qui ont constitué la personnalité psycho-sociale de chaque individu, on va retrouver chez chacun d'entre eux des modèles qui vont présenter de profondes ressemblances. L'existence même de ces constantes pourra être considérée comme révélatrice des modèles culturels. « Il faut bien reconnaître que tout individu dans un groupe offre des particularités culturelles qu'il ne partage pas avec tous les membres et qu'il peut même être le seul à posséder. Au lieu d'envisager les variations individuelles à partir d'une prétendue objectivité de la culture, il faut donc faire la demande inverse. Il faut faire abstraction de la culture et analyser le mieux possible les actes et les pensées quotidiennes d'un certain nombre d'individus habitués à vivre en commun. Nous serons alors contraints d'admettre l'existence de certaines constantes à l'intérieur de ces relations interpersonnelles » (19). On constatera même une persistance de ces modèles d'une génération à l'autre, à l'intérieur d'une culture ou d'une sous-culture. Cet héritage de nature évidemment sociale et non biologique pourra cependant être considéré dans un certain cas comme biologique par les personnes interrogées (20). Notons à ce propos que les modèles culturels auxquels nous aboutirons sont liés à l'histoire et peuvent nous conduire pour les comprendre à faire des essais de sociologie historique, s'il est vrai comme le dit M. Mauss que « derrière tout fait social, il y a de l'histoire, de la tradition, du langage et des habitudes » (21).

(18) Ainsi dans l'entretien d'une ouvrière bretonne, c'est le fait d'avoir un enfant handicapé qui est le point de départ et le révélateur de tout un système de représentation et de valorisation concernant la religion et la politique, caractéristique d'une sous-culture. (« Le Bon Dieu, si y avait un Bon Dieu, pourquoi il ferait tant de misère sur la terre, moi ça me révolte », cf. MICHELAT (G.), SIMON (M.) : « Catholiques déclarés... », *op. cit.*, p. 107.

(19) SAPIR (E.) : *op. cit.*, p. 110.

(20) Le système de valeurs de la société, la structure même de celle-ci, les inégalités entre groupes sociaux sont alors considérés comme ayant une origine naturelle et non culturelle. Cf. MICHELAT (G.), SIMON (M.) : « Catholiques déclarés... », *op. cit.*

(21) MAUSS (M.) : « Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie », paru dans le *Journal de Psychologie normale et pathologique*, (1926) et repris dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France.

Le choix de l'échantillon

Dans une enquête quantitative, c'est l'échantillon, constitué d'individus choisis au hasard, qui est considéré comme représentatif. Il est en quelque sorte un modèle réduit de la population totale, où les différents groupes sociaux se retrouvent avec les poids respectifs qu'ils ont dans la population.

Dans une enquête qualitative, seul un petit nombre de personnes sont interrogées. Elles sont choisies en fonction de critères qui n'ont rien de probabilistes et ne constituent en aucune façon un échantillon représentatif au sens statistique. Il est surtout important de choisir des individus les plus divers possible. En effet, en fonction de ce que nous avons dit plus haut, c'est l'individu qui est considéré comme représentatif en ce qu'il détient une image, particulière il est vrai, de la culture (ou des cultures) à laquelle il appartient. On essaie d'appréhender le système présent, d'une façon ou d'une autre, chez tous les individus de l'échantillon, en utilisant les particularités des expériences sociales des individus en tant que révélateurs de la culture telle qu'elle est vécue.

L'échantillon est donc constitué à partir de critères de diversification en fonction des variables qui, par hypothèse, sont stratégiques, pour obtenir des exemples de la plus grande diversité possible des attitudes supposées à l'égard du thème de l'étude. Par variables stratégiques nous entendons celles dont, en fonction de réflexions théoriques et des études antérieures, on peut estimer qu'elles jouent le rôle le plus important dans le champ du problème étudié.

Les variables stratégiques sont de deux types. D'une part, on considère que les variables utilisées dans l'analyse quantitative (enquêtes d'opinion) sont généralement pertinentes pour la constitution de l'échantillon d'une enquête qualitative, réalisée à partir d'entretiens non directifs. En effet on peut penser que le sexe, l'âge, la profession, le type d'habitat, la région etc., sont des indicateurs d'appartenances à des groupes sociaux où les phénomènes de socialisation sont de type différent en fonction de réalités différentes. Mais, d'autre part, des variables plus spécifiquement liées au thème de l'étude entreprise sont également à prendre en compte. Par exemple, si l'on fait une étude sur les transports collectifs urbains, il semble nécessaire de choisir des personnes utilisant et n'utilisant pas ce mode de transport. Dans une étude sur le nationalisme on utilisera, entre autres, les distinctions qui, dans le champ du politique, semblent significatives; on utilisera en particulier les prises de position explicites contenues dans les idéologies déclarées des groupements politiques, et l'on sera amené à s'entretenir avec des personnes « ultra-nationalistes » ou « internationalistes » de divers types. Ce qui est particulier c'est que ce choix ne se fera pas en tenant compte du poids de ces groupes politiques dans la population, mais en fonction de leur exemplarité. Ainsi ceux qui se réclament de certains groupuscules tiendront autant de place dans l'« échantillon » que les adhérents ou les électeurs de certains partis de masse. Ce qui ne veut pas dire que les critères de diversification seront exclusivement politiques.

Définition du corpus

Nous disions que l'on pouvait considérer chaque entretien comme une application restreinte d'un modèle général. Le corpus sera constitué par l'ensemble de ces applications particulières. Plus précisément le corpus soumis à l'analyse est constitué par les discours des personnes interrogées, tels qu'ils ont été retranscrits exhaustivement à partir de l'enregistrement sur bande magnétique de chaque entretien. En fait également partie ce qui dans le discours de l'enquêteur n'est pas non directif : même si celui-ci a une grande expérience de la conduite non directive des entretiens, certaines interventions peuvent avoir un continu directif et il importe de pouvoir le contrôler. En effet une proposition émise librement par l'enquêteur, au cours de son processus d'exploration, en association avec ce qui précède dans son propre discours, n'aura pas la même valeur, la même signification que la même proposition apparaissant après une structuration directive de l'enquêteur. On peut même être amené, dans ce cas, à mettre quasiment entre parenthèses certaines séquences du discours de l'enquêteur dans le cas où l'on ne sait plus si elles font partie de son processus exploratoire ou si elles lui ont été imposées de l'extérieur. Font également partie du corpus tous les autres symptômes tels que hésitations, rires, silences etc. (on peut même envisager l'enregistrement des entretiens au magnétoscope pour retrouver toutes les expressions gestuelles, mimiques, etc., qui pourraient s'ajouter aux informations symptomatiques déjà recueillies). Enfin, les informations situationnelles dont certaines sont représentées par l'âge, le sexe, la profession, la région, le niveau d'études etc., sont indispensables pour l'analyse de l'entretien. En effet, d'une part chaque élément du discours de l'enquêteur prendra des significations différentes suivant les configurations d'éléments de types divers auxquelles il appartient (que ceux-ci soient verbalisés par le locuteur ou appartiennent aux variables situationnelles qui le définissent). D'autre part, on pourra le cas échéant caractériser certains modèles annexes propres à des sous-cultures.

L'analyse de contenu des entretiens (type Berelson)

Dans beaucoup de cas l'analyse des entretiens non directifs se réduit à l'utilisation des techniques d'analyse du contenu telles qu'elles ont été décrites par Berelson (22). Ces techniques, pour utiles qu'elles puissent être, nous semblent mal s'appliquer à un discours tel que celui obtenu par entretien non directif : il s'agit ici d'un discours parlé, développé spontanément et librement — même si cette spontanéité et cette liberté sont relatives puisque soumises à la fois à la pression à explorer induite par la présence et la demande de l'enquêteur, et au choix, que fait ce dernier du thème de l'exploration — mais fort différent des écrits généralement soumis à l'analyse du contenu.

(22) Cf. par exemple BERELSON (B.) : « Content Analysis », in LINZDEY (G.) : *Handbook of Social Psychology*, Reading, Addison-Wesley 1959, pp. 488-522.

Le texte est alors décomposé en unités de signification qui sont classées à l'aide d'un système de catégories strictement définies. L'analyse doit être exhaustive : toutes les unités de signification doivent trouver leur place, de façon non ambiguë, dans les catégories définies. Ce traitement permet une quantification des thèmes, même si celle-ci n'est considérée que comme n'ayant qu'une valeur indicative. L'avantage de cette méthode est que procédant suivant des règles précises, la fidélité de l'analyse peut être grande : en principe deux analyses conduites indépendamment doivent parvenir au même résultat. Mais certaines remarques critiques peuvent être faites.

1. Les unités de signification, classées en thèmes sont séparées les unes des autres, considérées isolément, indépendamment de l'ensemble de leur système de relations (23).

2. C'est le contenu manifeste qui est classé en catégories, le contenu latent pouvant se révéler aux termes de l'analyse, mais l'isolement des thèmes de leur contexte relationnel nous semble faire perdre la compréhension des liaisons nécessaires pour atteindre le contenu latent. Il est vrai qu'on peut perfectionner l'analyse et envisager non plus seulement des catégories portant sur les thèmes, mais des catégories portant sur les relations existant entre deux thèmes. On ne comptabilisera plus alors la fréquence de A et B, mais la fréquence de A associé à B. Même dans ce cas il semble que l'on perde des éléments d'information indispensables.

3. La quantification des fréquences correspondant à chacune des catégories repose sur un petit nombre d'entretiens dont l'ensemble ne peut en aucune façon être considéré comme représentatif. La prise en considération des différences de fréquences semble de ce point de vue n'avoir aucune valeur statistique.

4. Ce qui semble, toutefois le plus important est que même si l'on envisage les résultats de la quantification des thèmes comme n'ayant qu'une valeur indicative, on part de l'idée que ce qui est le plus important se manifestera quantitativement, que ce qui est le plus fréquent est aussi le plus significatif, ce qui semble douteux. Si l'on admet qu'il existe des mécanismes de blocage, de censure au niveau de l'expression individuelle, dus ou non, aux mécanismes de l'inconscient, il est vraisemblable que des éléments d'information importants n'apparaîtront peut-être que de façon fugitive et masquée. On peut même dire, comme dans la théorie de l'information, que plus faible est la probabilité d'occurrence d'un thème, plus grande est la quantité d'information qu'il apporte.

5. La quantification, dans ce cas, donne en général l'impression de laisser échapper l'essentiel des significations. Le fait que l'on n'analyse ordinairement que le contenu manifeste — même si « toutefois les résultats

(23) Ces unités de significations sont souvent déterminées *a priori* (ou mieux après des essais sur un échantillon d'un corpus). On risque de revenir ainsi à une situation de questionnaires à questions fermées et on ne relève que la présence ou l'absence de certains items prédéfinis sur hypothèses.

de l'analyse de contenu servent fréquemment de point de départ à ces 'interprétations' du contenu latent » (24) — fait de la plupart des utilisations de cette méthode d'analyse une simple extension des questions ouvertes telles qu'on les utilise dans un questionnaire et pour lesquelles ce type d'analyse est adapté et même indispensable. Or nous pensons qu'il existe des différences fondamentales dont la plus importante, ou du moins celle qui détermine les autres, est que dans le cas de l'entretien non directif il y a une interaction de type particulier entre enquêteur et enquêté et que c'est ce dernier qui détient l'attitude d'exploration (25). Si l'on utilise l'entretien non directif, de préférence à un entretien dirigé à partir d'un questionnaire, c'est que l'on considère que l'information fournie par des questions directes ne fait appel qu'à la part de l'information immédiatement accessible à l'enquêté, c'est-à-dire l'information la plus superficielle, la plus stéréotypée, la plus sensible aux pressions de la désirabilité sociale. C'est aussi celle qui est la plus sujette aux phénomènes de blocage et de censure que nous évoquions plus haut.

L'analyse qualitative des entretiens non directifs (26)

On part de l'hypothèse que tout élément du corpus a, y compris les détails, une signification au moins. Ce qui ne veut pas dire que ces détails peuvent être considérés isolément, comme ayant une signification en dehors de tout contexte, comme dans une « clef des songes ». Au contraire chaque détail n'a de sens qu'en relation avec tous les autres éléments dont on dispose. Cela se comprend si on se souvient que nous considérons les entretiens non directifs comme une production de symptômes qu'il nous appartiendra d'interpréter et d'organiser, et qui souvent se présenteront sous forme de « détails ». Cette importance du détail est également attestée à la fois par Freud et par Lévi-Strauss, dans leurs modes d'analyse respectifs : « Elle est (la méthode d'interprétation) comme celle-ci (la méthode de déchiffrement) une analyse 'en détail' et non 'en masse', comme celle-ci elle considère le rêve dès le début comme un composé, un 'conglomérat' de faits psychiques » (27). « Si quelque chose ressort de toute l'entreprise, c'est bien ce que j'appellerai la présence du détail :

(24) BERELSON (B.) : *op. cit.*, p. 489.

(25) On pourrait dire également qu'il y a dans l'entretien non directif un certain parallélisme entre la relation enquêteur-enquêté et celle qui unit l'analyste de l'entretien et l'enquêté : dans les deux situations l'enquêteur ou l'analyste doit être continuellement à l'écoute du discours de l'enquêté sans qu'intervienne tout ce qui est présumé. On retrouve ici certaines analogies avec l'attention flottante des psychanalystes (nous y reviendrons).

« Qu'une de vos oreilles s'assourdisse, autant que l'autre doit être aiguë. Et c'est celle que vous devez tendre à l'écoute des sons ou phonèmes, des mots, des locutions, des sentences, sans y omettre pauses, scissions, coupes, périodes et parallélisme, car c'est là que se prépare le mot à mot de la version, faute de quoi l'intuition analytique est sans support et sans objet », LACAN (J.) : *Écrits II*, Paris, Editions du Seuil 1971 (Points).

(26) Cf. LAZARSFELD (P.) : « Quelques fonctions de l'analyse qualitative en sociologie », dans *Philosophie des sciences sociales*, Paris, Gallimard, 1970, pp. 318-360.

(27) FREUD (S.) : *L'interprétation des rêves*. Paris, Presses Universitaires de France, 1971.

il n'y a rien dans le mythe que l'on puisse ignorer, rien qu'on puisse dire ou bizarre ou absurde pour préserver quelques grandes vérités éternelles, il n'y a rien qui ne doive entrer en ligne de compte, par conséquent qui n'ait un sens » (28).

Ce type d'analyse procédant de l'idée que tout a une signification implique également que l'analyse doit être exhaustive, de même que dans l'analyse des rêves ou dans l'analyse de contenu telle que la propose Berelson. Tous les éléments du matériel doivent être analysés et doivent trouver leur place dans le modèle qui rend compte de l'ensemble (ce qui n'exclut pas qu'ils puissent se situer à la fois à plusieurs endroits ou niveaux du modèle — à la différence de l'analyse de contenu classique).

En allant du contenu manifeste au contenu latent (29), nous voulons reconstituer le « raisonnement » sous-jacent (raisonnement non conscient — « raisonnement affectif » pourrait-on dire en fonction des hypothèses posées au départ), qui préside à l'émergence des thèmes manifestes. Le but est, à partir des divers cheminements de ce raisonnement, de rendre compte de l'ensemble du matériel par un schéma unique qui soit le plus simple possible (30). Au terme de cette analyse, ce que nous trouvons ce sont des parties des modèles culturels correspondant à la société globale et aux différents groupes et sous-groupes. Ce sont ces modèles culturels qui jouent un rôle dans l'organisation de ce « raisonnement affectif » dont nous parlions : raisonnement d'un individu mais dont les déterminants sont sociaux même s'ils prennent le visage particulier du vécu d'un individu. Ainsi celui-ci retrouve pour une part le « raisonnement » caractéristique de son groupe ou de ses groupes. La singularité de chaque individu provient d'une part de ce que le modèle culturel de celui-ci est constitué par une prise en charge — au moins partielle — des divers modèles culturels propres aux groupes et sous-groupes auxquels il appartient ou auxquels il a appartenu; d'autre part par la synthèse personnelle qu'il en a fait. Celle-ci peut comporter des effets de renforcement ou aboutir à des contradictions éventuelles des modèles culturels des différents groupes d'appartenance. C'est ainsi qu'on verra apparaître des systèmes ambivalents (31). Le modèle final auquel nous parviendrons rendra compte de l'ensemble des cheminements de ce raisonnement qui sera propre à une culture donnée avec des embranchements différents, des sous-modèles propres à certaines sous-cultures; il fait apparaître en tout cas la partie du système culturel rattachée au thème de l'exploration.

(28) LEVI-STRAUSS (C.) : « Entretien avec Raymond Bellour », *Le Monde*, 5 novembre 1971.

(29) Rappelons à ce propos les définitions que Laplanche et Pontalis donnent du contenu latent : « ensemble de significations auquel aboutit l'analyse d'une production de l'inconscient, singulièrement du rêve; une fois déchiffré, le rêve n'apparaît plus comme un récit en images mais comme une organisation de pensées, un discours, exprimant un ou plusieurs désirs (...). Le contenu manifeste est la version tronquée, le contenu latent est la version correcte. » LAPLANCHE (J.), PONTALIS (J. B.) : *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, p. 100. V. également FREUD (S.) : *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 241 et sq.

(30) Principe d'économie.

(31) On pourra, ainsi, par exemple, constater qu'une partie du modèle conduit à des attitudes autoritaires, une autre partie à des attitudes libertaires (les deux pouvant d'ailleurs se trouver, à la fois, chez le même individu).

Imprégnation et interprétation

La démarche suivie va consister à lire et à relire les entretiens dont on dispose pour arriver à une sorte d'imprégnation. On retrouve ici une démarche comparable à celle de Lévi-Strauss qui déclare : « J'ai mis trois ans à écrire ce dernier volume (...) tout ce temps était nécessaire pour m'imprégner à tel point de la substance des mythes que je les savais tous pratiquement par cœur » (32). Les lectures répétées vont progressivement susciter des interprétations par mise en relation d'éléments de divers types. Par interprétation nous entendons comme les psychanalystes le « dégagement par l'investigation analytique du sens latent à partir du contenu manifeste » (33). C'est-à-dire qu'au-delà de la littéralité de la phrase on essaie de reconstituer sa traduction interprétative incluant des séquences de signification plus ou moins longues. Nous constatons également certaines analogies avec la démarche des psychanalystes et utilisons là aussi un certain nombre de leurs concepts.

Par exemple nous serons conduits à repérer et à interpréter les **lapses**, mais cette interprétation fera référence non seulement à un contexte psychologique mais surtout dans ce type d'analyse à un contexte sociologique ou culturel. Ainsi un enquêté déclare dans un entretien : « pour être bien accueilli chez les Russes, il suffit d'être soviétique ». La première idée qui vient est que cette proposition apporte peu d'informations, qu'elle est de type tautologique. Si l'on dépasse cette idée on peut proposer une première interprétation : c'est une façon ironique de dire que les Russes ne sont pas accueillants pour les gens de l'extérieur et qu'ils ne sont hospitaliers que pour leurs concitoyens. Cette interprétation est conforme à ce qui ressort d'un grand nombre d'entretiens de personnes généralement hostiles au communisme. Si l'on replace cette proposition dans son contexte, on peut faire une seconde interprétation. En effet, l'enquêté est une femme, ouvrière, favorable à la C.G.T. et au Parti Communiste; elle parle des délégués syndicaux qui sont invités en U.R.S.S. et qui sont très bien reçus. En fait, elle veut vraisemblablement dire « Pour être bien accueilli chez les Russes, il faut être communiste », c'est-à-dire que les Russes sont accueillants pour les gens de l'extérieur mais qu'il faut partager leur idéologie. Mais le sens une fois rétabli, il importe de ne pas oublier qu'il y a eu un lapsus et que celui-ci a lui-même une signification. On peut l'interpréter comme exprimant l'idée que les communistes ne sont pas des Français comme les autres, qu'en fait ce sont des étrangers, que ce sont des soviétiques et « soviétique » est bien l'équivalent de « communiste ». On voit bien qu'une proposition apparemment banale recèle en fait une quantité de significations, que l'interprétation n'est possible qu'en fonction du contexte mais aussi qu'on ne saurait se contenter d'une seule

(32) LEVI STRAUSS (C.) : « Entretien avec Raymond Bellour », *op. cit.*

(33) LAPLANCHE (J.), PONTALIS (J. B.) : *Vocabulaire de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 206.

Dans le contenu manifeste figurent aussi les motivations et les interprétations déclarées, que l'on considère comme des informations symptomatiques comme les autres et qui seront également soumises à l'interprétation de l'analyste.

interprétation. De ce point de vue les différentes interprétations peuvent être valables concurremment. Les interprétations sont de plus cohérentes entre elles, donnant la représentation des communistes qui ne sont pas des Français mais des Russes qui sont des communistes et qui sont fermés au monde extérieur, vivant dans le milieu clos et peu accueillant qu'est le communisme. Cet exemple est significatif de l'existence d'attitudes ambivalentes chez le même individu puisqu'à l'occasion d'un lapsus, on retrouve, chez quelqu'un qui est par ailleurs favorable aux communistes, un système de représentations caractéristiques des anti-communistes.

A l'occasion de cet exemple on retrouve ici une série de phénomènes décrits par les psychanalystes, il en est ainsi de la *condensation* : « une représentation unique représente à elle seule plusieurs chaînes associatives à l'intersection desquelles elle se trouve (...). Le récit manifeste, comparé au contenu latent est laconique : il en constitue une traduction abrégée — la condensation ne doit pas pour autant être assimilée à un résumé : si chaque élément manifeste est déterminé par plusieurs significations latentes, inversement chacune de celles-ci peut se retrouver en plusieurs éléments » (34). Ce concept fait appel à celui de *surdétermination*, effet du travail de condensation, « le symptôme porte la trace de l'interaction des diverses significations entre lesquelles il réalise un *compromis* » (35). Cela entraîne la possibilité et dans certains cas la nécessité de *surinterprétation*, « interprétation qui se dégage secondairement alors qu'une première interprétation cohérente et apparemment complète a pu être fournie » (36).

Mais l'attention particulière portée à la *singularité de chaque entretien* va de pair avec une *mise en relation des divers entretiens entre eux*. On est ainsi conduit à alterner les *lectures verticales* des entretiens (en gardant la logique propre à chacun) et les *lectures horizontales*, pour établir la relation avec les autres entretiens. Un élément du « raisonnement » peut manquer dans un entretien et se retrouver dans un autre. Un élément apparu dans un seul entretien peut ainsi amener à un nouveau « questionnement » de l'ensemble du matériel. De façon analogique également, on peut dire qu'il s'agit de quelque chose de comparable à l'étude des mythes ou plusieurs versions du même mythe constituent le mythe, ou chaque mythe a sa « logique » mais où il y a une logique commune à tous les mythes.

On peut noter que l'on retrouve au stade de l'analyse des entretiens des caractéristiques de la phase de recueil des entretiens. D'une part l'attitude de l'enquêteur non directif que l'on peut comparer à l'attention flottante du psychanalyste se retrouve d'une certaine façon chez celui qui analyse les entretiens, dans certaines phases de son investigation (37). D'autre part, de même que l'enquêteur non directif laisse à l'enquête la responsabilité de son attitude d'exploration, le laissant développer son propos comme il l'entend, partant de l'idée que l'enquêté est le seul à pou-

(34) LAPLANCHE (J.), PONTALIS (J. B.) : *op. cit.*, p. 89.

(35) *Ibid.*, p. 468.

(36) *Ibid.*, p. 469.

(37) « Elle consiste en une suspension aussi complète que possible de tout ce qui focalise habituellement l'attention : inclinations personnelles, préjugés, présumés »

voir le faire, l'analyste ne peut négliger aucun élément de l'entretien, il ne peut savoir si ce qui lui paraît « en dehors du champ » l'est réellement. Ceci explique qu'il soit difficile d'utiliser comme non directif un entretien recueilli par prise de notes et non intégralement enregistré et retranscrit pour l'analyse.

L'expérience montre justement que ce qui a l'air « en dehors du champ » possède souvent une importance capitale. D'une autre façon, en outrant notre propos, nous pourrions dire que si l'on pouvait savoir *a priori* ce qui est « dans le champ » et ce qui n'y est pas, cela voudrait dire que l'on connaît déjà le résultat de l'analyse et dans ce cas il serait inutile de l'entreprendre, ou du moins serait-il préférable de passer à une autre phase de l'enquête. En fait l'enquête par entretiens non directifs est justement destinée à susciter et à nourrir les hypothèses.

L'analyse interprétative des détails que nous avons évoquée va de pair avec le fait que nous considérons ce qu'il y a de plus concret dans le discours d'individus singuliers, ayant des caractéristiques données, ayant eu des histoires de vie particulières à travers leur appartenance à des groupes dont les caractéristiques sociales sont définies. Cela implique également qu'il est indispensable de conserver tous les éléments qui permettent de reconstituer la logique propre à l'entretien d'un individu particulier. C'est-à-dire de ne pas séparer chaque élément de son système de relations. En effet, c'est à partir de ce système de relations que seront rendues possibles les interprétations. Chaque entretien est considéré dans son intégrité et sa totalité en incluant tous les éléments disponibles que nous avons évoqués dans la définition du corpus. Des éléments semblables pourront prendre des sens différents suivant le système de relations qu'ils entretiennent avec le reste du matériel et avec la situation de l'enquête (38). Il est évident du point de vue qui nous occupe que la même proposition : « je fais un travail pénible » renverra à des systèmes de signification très différents suivant qu'elle aura été émise par un mineur de fond ou par un chercheur. De ce point de vue il existe une différence entre la façon dont nous pensons qu'il est souhaitable de procéder et celle qu'utilisent un grand nombre de méthodes d'analyse des entretiens. Ces dernières considèrent le corpus comme un ensemble abstrait, comme le discours d'un seul, discours considéré comme l'expression anonyme de la société. En revanche, on retrouve une analogie avec la démarche de Lévi-Strauss telle qu'il la décrit dans l'introduction à *Le cru et le cuit* où il insiste sur une approche non abstraite des mythes : « L'hypothèse initiale requiert donc qu'on se situe d'emblée au niveau le

théoriques même les mieux fondés » et « Manière dont, selon Freud, l'analyste doit écouter l'analysé : il ne doit privilégier *a priori* aucun élément du discours de celui-ci, ce qui implique qu'il laisse fonctionner le plus librement possible sa propre activité inconsciente et suspend les motivations qui dirigent habituellement l'attention. Cette recommandation technique constitue le pendant de la règle de libre association proposée à l'analysé » LAPLANCHE (J.), PONTALIS (J. B.) : *op. cit.*, p. 38.

(38) « En effet, mon procédé n'est pas aussi facile que la méthode populaire, qui permet de traduire le rêve d'après une clef constante, je serais bien plutôt porté à dire que le même contenu peut avoir un sens différent chez des sujets différents et avec un contexte différent », FREUD : *L'interprétation des rêves*, *op. cit.*, p. 97.

plus concret, c'est-à-dire au sein d'une population, ou d'un groupe de populations suffisamment rapprochées par l'habitat, l'histoire et la culture (...) Nous partirons d'un mythe, provenant d'une société, et nous l'analyserons en faisant d'abord appel au contexte ethnographique, puis à d'autres mythes de la même société » (39).

Après la période d'imprégnation par le matériel, on est progressivement en mesure d'élaborer un schéma provisoire à partir d'un ou plusieurs entretiens. Par analogie avec la psychanalyse on pourrait dire qu'on procède à une *construction* (40). On se livre à une relecture des entretiens et on amplifie, précise, modifie le schéma initial. Au fur et à mesure que l'on progresse, les différents éléments s'intègrent progressivement dans le schéma. Ce qui semblait banal, descriptif, à signification faible peut se révéler avoir une seconde signification plus importante (41). On ne peut la découvrir qu'à un certain moment de l'analyse et c'est la construction progressive du schéma qui permet, par une relecture, de faire apparaître les significations.

Ainsi, au cours d'une analyse portant sur l'attitude à l'égard du communisme nous avons trouvé la proposition : « La Russie est un pays froid. » Plusieurs lectures ont passé sur cette proposition sans nous la faire remarquer, elle semblait banale et purement descriptive. Au fur et à mesure que le schéma se construisait nous avons vu que tout un système se constituait où à l'univers de la famille, de l'affectif, du chaud s'opposait celui de la politique, de l'intellectuel, du froid. Et nous nous sommes aperçus que « La Russie est un pays froid » avait une signification symbolique liée dans le contexte à l'idée que c'est un pays où il n'y a pas de contacts humains affectifs. Autrement dit, il n'y a pas de grille d'analyse *a priori* : la « grille d'analyse », bien que ce terme soit impropre, se dégage d'elle-même au fur et à mesure, elle est constituée par l'état du schéma à un moment donné de l'analyse. C'est ce schéma qui permettra la lecture suivante qui elle-même modifiera le schéma : « C'est au mythe lui-même, soumis à l'épreuve de l'analyse, qu'il appartient de révéler sa nature » (42).

Il y a des moments où l'on est amené à développer déductivement le schéma, puis on « vérifie » (ou non) par relecture des entretiens. La recherche d'informations symptomatiques pouvant jouer un rôle de « preuves » conduit alors à approfondir ou à remettre en question l'état actuel du schéma (43). Il est possible que certains développements

(39) LEVI-STRAUSS (C.) : *Le cru et le cuit*, op. cit., p. 9.

(40) « Elaboration de l'analyste plus extensive et plus distante au matériel que l'interprétation », LAPLANCHE (J.) et PONTALIS (J. B.) : op. cit., p. 99.

(41) « Une idée peut paraître, considérée isolément, sans importance et en l'air, mais elle prendra parfois du poids grâce à celle qui la suit; liée à d'autres, qui ont pu paraître comme elles décolorées, elle formera un ensemble intéressant », SCHILLER, lettre à Körner, 1^{er} décembre 1778, cité par Freud (S.) ; *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 96.

(42) LEVI-STRAUSS (C.) : *Le cru et le cuit*, op. cit., p. 12.

(43) « Je me suis aperçu que tout ce que j'avais obtenu par voie déductive se trouvait là, empiriquement réalisé. Comme une expérience de laboratoire qui permet de vérifier par la synthèse un certain nombre d'hypothèses élaborées de pièces et de morceaux », LEVI-STRAUSS (C.) : « Entretien avec Raymond Bellour », op. cit.

déductifs ne trouvent pas leur « vérification » dans le matériel recueilli. Il ne faut pas exclure dans ce cas la possibilité de procéder à de nouveaux entretiens, sur les mêmes consignes ou sur des consignes différentes et sur des personnes particulières qui se trouvent dans des situations dont on peut penser qu'elles joueront un rôle de révélateur et qu'ainsi cette production de nouveaux symptômes permettra la « vérification ».

Le schéma se transforme en se simplifiant et en s'enrichissant à la fois. Les « incohérences » dues au mélange de plusieurs niveaux se résolvent quand on peut reconstituer le « raisonnement » qui aboutit aux émergences manifestes.

Théoriquement l'analyse ne connaît pas de fin (44), il est toujours possible de modifier le schéma obtenu, de poursuivre l'interprétation en découvrant de nouvelles surinterprétations. On retrouve également ici des analogies avec l'analyse des mythes telle que la décrit Lévi-Strauss : « L'analyse mythique apparaît donc comme une tâche de Pénélope. Chaque progrès donne un nouvel espoir, suspendu à la solution d'une nouvelle difficulté, le dossier n'est jamais clos » (45) et « il n'existe pas de terme véritable à l'analyse mythique, pas d'unité secrète qu'on puisse saisir au bout du travail de décomposition. Les thèmes se dédoublent à l'infini. Quand on croit les avoir démêlés les uns des autres et les tenir séparés, c'est seulement pour constater qu'ils se ressoudent, en réponse aux sollicitations d'affinités imprévues » (46). Il importe cependant de s'arrêter, quand on considère que l'état actuel du modèle obtenu atteint une certaine stabilité. Il est toujours possible de reprendre l'analyse sur un autre ensemble d'entretiens obtenus à partir de consignes différentes ou sur un ensemble plus large.

Comme dans l'analyse des mythes, une augmentation du corpus, c'est-à-dire une augmentation du nombre d'éléments susceptibles d'être mis en relation, pourrait permettre de préciser ou de compléter le schéma (47). En effet, il est vraisemblable que certains éléments qui pourraient enrichir le modèle ne sont pas présents dans le matériel recueilli. Mais l'expérience montre qu'en général, au-delà de trente ou quarante entretiens, les entretiens supplémentaires n'apportent plus une information suffisante pour justifier l'augmentation du corpus.

Il reste le problème de la validité du modèle obtenu quand on considère que l'analyse est terminée. Le seul critère dont nous puissions disposer est constitué par la cohérence interne du modèle obtenu, étant entendu que tous les éléments du corpus doivent trouver une place dans

(44) De même que l'on peut considérer qu'un entretien n'a pas de fin.

(45) LÉVI-STRAUSS (C.) : *Le cru et le cuit*, op. cit. p. 13.

(46) *Ibid.*

(47) « Nous ne mettons pas un instant en doute que la prise en considération d'autres documents, parus ou à paraître, affectera nos interprétations. Certaines prudemment avancées, recevront peut-être une confirmation; d'autres seront abandonnées ou modifiées. Qu'à cela ne tienne : dans des disciplines comme la nôtre, le savoir scientifique avance à pas trébuchants, sous le fouet de la contention et du doute. Il laisse à la métaphysique l'impatience du tout ou rien », LÉVI-STRAUSS (C.) : *Le cru et le cuit*, op. cit., p. 15.

le schéma. On retrouve ici l'exigence d'un traitement exhaustif du matériel, exigence qui est commune à un certain nombre de techniques d'analyse du contenu. En effet, ce qui serait laissé de côté, étant considéré comme marginal, pourrait apparaître, dans la suite de l'analyse, comme ayant une valeur centrale et remettre en question le schéma obtenu (48). En ce qui nous concerne, tout en considérant que ce critère interne est suffisant (49) pour estimer que le modèle obtenu est satisfaisant et que l'analyse est terminée, nous sommes partisan d'éprouver le modèle auquel on parvient par l'utilisation de méthodes différentes utilisant un autre matériel, tel que celui fourni par des enquêtes quantitatives. On peut alors établir des relations statistiques mais aussi mesurer l'importance relative des phénomènes. La méthode de l'entretien non directif, non plus que n'importe quelle méthode, ne saurait être une fin en soi et se suffire à elle-même, elle n'est qu'un des moyens dont nous disposons.

Les remarques qui précèdent concernant la demande de l'analyse « clinique » ne veulent pas dire que nous soyons hostiles à une analyse plus systématique et formalisée. Il semble simplement que la plupart des techniques de l'analyse du contenu, sans les limiter à celles décrites par Berelson, ne sont pas satisfaisantes pour l'analyse des entretiens non directifs (50). On en peut voir surtout la raison dans le fait que l'interprétation n'y peut être envisagée que quand l'analyse du contenu manifeste est terminée. Au contraire, il nous semble que les entretiens non directifs ne peuvent être analysés qu'en utilisant une démarche où l'interprétation se fait d'abord au fur et à mesure de l'analyse de chacun des entretiens, en étant toujours à l'écoute de ce que veut dire l'individu singulier qui parle. C'est en ce sens que le type d'analyse proposé par Marie-Christine d'Unrug nous semble intéressant (51). Cette technique repose en particulier sur l'analyse des figures de l'ancienne rhétorique utilisée dans les discours obtenus par entretiens non directifs. Elle permet en effet une systématisation de la recherche du « raisonnement » sous-jacent à la production verbale des enquêtés. Mais ce qui nous semble

(48) Cf. FREUD (S.) : *L'analyse des rêves*, op. cit.

(49) Ajoutons qu'une analyse en équipe réduit les risques de subjectivité en raison de la fonction critique de l'autre et de l'interaction des analystes.

(50) Dans la première partie d'un livre récent, Marie-Christine d'Unrug donne un exposé très complet de la problématique et des tendances actuelles de l'analyse de contenu.

Cf. d'URUG (M.-C.) : *Analyse de contenu et acte de parole*, Paris, Editions Universitaires, 1974, 270 p.

(51) « Contrairement à un préjugé courant (même en linguistique et en analyse de contenu), ces figures ne sont pas gratuites; elles ont un rôle structurant par rapport au discours, dont elles déterminent la forme globale. Elles servent d'opérateurs (ou de transformateurs) dans sa dynamique; leur repérage et leur analyse permet de rendre compte des transformations ayant lieu à ses différents niveaux. On pense souvent aussi que les écrivains (et eux seuls) utilisent volontairement les figures, les mettant au service de leur pensée. Sans prendre parti sur ce point, il faut souligner qu'elles apparaissent dans le discours quotidien, et sont aussi souvent involontaires que volontaires. Il existe, en somme, une *rhétorique spontanée du discours spontané*; c'est sur elle que peut se fonder l'analyse », d'UNRUG (M. C.) : op. cit. p. 83.

Notons que de ce point de vue, pour nous, les lapsus constituent une figure de rhétorique.

Guy Michelat

difficilement formalisable, c'est l'interprétation proprement dite qui supposerait l'existence possible d'un équivalent de « clef des songes » ou de dictionnaire des significations.

Guy MICHELAT

*Centre national de la recherche scientifique
Centre d'études de la vie politique française, Paris*